69e Année. IIe Série. Tome I. N° 38 17 Septembre 1898

GAZETTE MÉDICALE DE PARIS

Revue Clinique de Médecine, Chirurgie & Obstétrique

Directeur : F. DE RANSE. — *Rédacteur en chef :* Marcel BAUDOUIN

SOMMAIRE. — Bulletin : L'Hôpital de Faskrudfjord, en Islande, par M. le Dr Marcel Baudouin. — Chronique médicale : Les Médecins amoureux. (Les Amours légitimes du Professeur Antoine Dubois et de Mme Clémentine de Corancez) (1800), par M. le Dr Marcel Baudouin. — Revue des Sociétés savantes de la Semaine : I. Médecine. — II. Chirurgie. — Les Livres nouveaux. — Variétés : L'Unification des Méthodes de Physiologie. — Un Cas ancien (1678) d'Emasculation totale traumatique suivie de guérison. — Un Cheval alcoolique. — Nécrologie. — Nouvelles et Faits Divers. — Agence Centrale de la Presse Scientifique. — Bulletin Bibliographique. — Petite Correspondance. — Institut de Bibliographie.

BULLETIN

L'Hôpital de Faskrudfjord en Islande.

L'évêque de Copenhague a fait construire en Islande, par les soins de la Mission danoise, un petit hopital à Faskrudfjord. Cette maison de secours, ou Maison des sœurs de Faskrudfjord, a été inaugurée, il y a un an déjà, en juillet 1897, mais son existence est à peu près inconnue en Europe. Elle a été récemment visitée par M. le Dr Daniel, médecin de 2e classe de la marine, major à bord de l'aviso-transport *La Manche ;* et nous croyons intéressant de lui consacrer quelques lignes.

La situation de l'établissement est, comme on le pense, admirable. Campé sur le flanc d'une montagne, en face de la mer, non loin du rivage, à proximité du Consulat, l'hôpital possède un chemin d'accès très praticable pour le transport des malades. Il est construit en planches et recouvert d'une toiture de zinc, comme la plupart des maisons islandaises. Il se compose de deux étages : un rez-de-chaussée et un premier. Au rez-de-chaussée se trouvent la grande salle de malades et la cuisine ; on n'y a pas, bien entendu, oublié une chapelle. Au premier, le logement des sœurs et une autre chambre de malades, plus petite.

Comme on voit, c'est le minimum d'organisation ; mais il paraît qu'il n'en faut pas davantage là-bas : ce que nous croyons facilement. Les conditions d'aération, d'éclairage et de chauffage, sont, au demeurant, excellentes.

L'hôpital peut disposer de 10 lits, 6 en bas et 4 en haut ; et, en 1897, 10 malades les ont occupés ! Fin juin 1898, 9 patients y étaient en traitement.

Deux sœurs infirmières ont suffi en 1897 ; mais depuis 1898, il y en a trois. Ce sont des anciennes infirmières de l'hôpital de Copenhague ; et elles ont pour aide-infirmier le prêtre catholique, qui dessert la chapelle.

M. Daniel a constaté toutefois que les instruments les plus élémentaires font défaut : il n'y a pas de ciseaux, pas de pinces, pas de cuvettes, pas de baignoire même ! Avouons que cette installation est vraiment par trop primitive et qu'il serait assez urgent de lui porter secours. Cela n'empêche pas pourtant la journée de malades d'y revenir à 2 fr. 25 !

Mais, ce qui est plus extraordinaire encore, c'est qu'*on y manque complètement de médecin* (1). Un hôpital sans médecin : vraiment, voilà quelque chose d'unique en son genre ! Mais les catholiques danois ne s'inquiètent pas pour si peu. On ne peut pas — n'est-il pas vrai ? — poursuivre, en Islande, leurs sœurs, pour *exercice illégal* de l'art de guérir !

On demande, en conséquence, un médecin de bonne volonté, pour combler cette extraordinaire lacune. S'adresser, sans doute (?), à l'évêque de Copenhague ! Marcel Baudouin.

(1) Pendant la saison de pêche à la morue, le médecin de l'aviso français, stationnaire en ces parages, et celui du navire-hôpital des Œuvres de Mer, prêtent leur concours désintéressé, inutile de le dire, aux sœurs de Faskrudfjord.

Chronique Médicale

LES MÉDECINS AMOUREUX

Les Amours légitimes du Professeur Antoine Dubois et de Mme Clémentine de Corancez (1800)(1).

Par Marcel Baudouin.

S'il est un homme que nous sommes étonné nous-même de pouvoir faire figurer dans cette série de portraits des Médecins Amoureux, c'est assurément Antoine Dubois, le chirurgien fameux des beaux jours du Premier Empire, ce maître, dont une rue de Paris, chère aux étudiants en médecine, et une Maison de Santé, dépendance de l'Assistance publique très appréciée des jeunes internes amis de la Beauté féminine (2), portent aujourd'hui le nom resplendissant de gloire et d'immortalité !

Le plus pur des hasards — ce dieu malin n'en fait jamais d'autres! — nous a seul mis sur la voie de ces amours légitimes, au demeurant assez courtes et fort malheureuses. Et c'est à la campagne, au cours de lectures destinées à reposer l'esprit surexcité du journaliste parisien, que nous avons fait cette amusante et curieuse découverte.

Nous étions au pays dont le Ministre de la Guerre actuel (3) est le vaillant député (4), et chaque jour nous faisions une petite tournée sous les bois des alentours de Vibraye, en compagnie d'une vibrante petite bête qui fut jadis un des chevaux chéris de la famille Cavaignac, lorsqu'un jour nous trouvâmes, sur le bureau du Dr M. Cacaud, un livre qui, par son seul titre, nous intrigua fort. Il était intitulé : *Les Mémoires d'une Inconnue* (5). Ce genre de littérature, pour tous les amoureux... du Passé et des choses Féminines, a toujours un réel attrait ; et nous succombâmes à la tentation. Le livre appartenait à un ami du docteur; nous l'ouvrîmes cependant. Quelle ne fut pas notre surprise, lorsque nous tombèrent sous les yeux quelques pages manuscrites, épinglées au faux-titre, et qui nous parurent rédigées par la main même de la femme du Député de la Sarthe, dont nous connaissions l'écriture ! Nous les parcourûmes avec avidité et, en quelques minutes, nous étions renseigné. Nous avions mis la main sur des *Mémoires*, dus à Mme Cavaignac, l'épouse du conventionnel Jean Baptiste Cavaignac, la grand'mère de notre Ministre de la Guerre ! Inutile d'ajouter que nous dévorâmes le volume et que c'est là, entre deux courses à bicyclette ou en voiture, que nous avons copié les passages rapportés plus loin et relatifs aux tristes amours du grand Antoine Dubois.

Ce n'a pas été sans peine toutefois qu'à l'aide de notre seule mémoire nous avons pu, à Vibraye, deviner de quel chirurgien Mme Cavaignac parlait en termes si peu aimables. Elle ne le désigne, en effet, dans le livre imprimé du moins (1), que par l'initiale D..... Mais, cependant, après quelques tâtonnements, nous arrivâmes à ce nom ; et, dès notre retour à Paris, il nous fut facile d'avoir la preuve que notre perspicacité de « detective scientifique » ne s'était pas trouvée en défaut.

Après avoir découvert l'identité de l'*Amant*, nous nous efforçâmes de recueillir, à l'aide de nos seuls moyens, — ceci, à dessein, pour ne pas nous laisser influencer par des questions de famille —, des documents circonstanciés sur la *femme aimée*, qui se trouvait être la sœur de Mme Juliette Cavaignac, et dont le nom de baptême seul était cité dans les *Mémoires*. Après quelques recherches à la Bibliothèque nationale, nous arrivâmes, sur ce point encore, au but désiré. Celle qu'aima Antoine Dubois, — à cette époque du moins, car il eut d'autres épouses —, s'appelait Clémentine de Corancez !

Muni de ces deux fils d'Ariane, que nous comparerions volontiers aux deux rails d'une voie ferrée, s'étendant de la fin du XVIIIe siècle à nos jours, nous nous embarquâmes, quelques années avant la Révolution, sur le wagonnet qui porte notre bagage historique et psychologique ; et nous l'avons laissé

(1) Extrait d'un livre : Les Medecins Amoureux. (Etude *historique, psychologique et sociale*), qui va paraître sous peu.

(2) La salle de garde de la Maison Dubois a été en effet l'une des plus célèbres de Paris à ce point de vue très spécial, ainsi que nous le conterons plus tard, quand les intéressés nous l'auront permis !

(3) Cet article a été écrit au début d'août 1898 (Ministère Brisson).

(4) La grand'mère de M. Cavaignac était sœur de notre héroïne, Mme Clémentine de Corancez.

(5) *Les Mémoires d'une Inconnue* [Mme Juliette Cavaignac]; publiés sur le manuscrit original. (1780-1816). — Paris, Plon, 1894, in-8°.

(1) Les éditeurs ont peut-être conservé le manuscrit original; dans ce cas, ils pourront nous dire si le nom de Dubois y est bien écrit en entier.

glisser, au cours de nos loisirs, jusqu'à la mort de Dubois! Nous osons croire que le lecteur refera, en notre compagnie, cette petite excursion avec la curiosité que nous avons apportée nous-même à la reconstitution de cette brève histoire d'amours très légitimes, mais très déconcertantes.

*
* *

Nous ne retracerons pas ici la biographie scientifique d'Antoine Dubois, type bien connu de tous les médecins instruits. Nous n'aurions, en effet, presque rien à ajouter au magnifique éloge qu'en a fait Frédéric Dubois (d'Amiens), son homonyme, secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine et littérateur des plus distingués, en 1849, dans la séance solennelle de cette Compagnie, en présence même du fils d'Antoine, Paul Dubois, membre lui aussi de cette assemblée et professeur à la Faculté (1); car, à côté de cette biographie, les articles de A. Chéreau (2) et d'Orfila [interprétation des bibliothécaires américains] (3) n'ont qu'un simple intérêt bibliographique (4).

Toutefois, comme Frédéric Dubois ne fait pas la moindre allusion à la vie privée d'Antoine Dubois, en ce qui concerne ces amours et les trois mariages successifs du collègue qu'il avait à louer, on nous permettra de résumer brièvement ici les diverses phases de sa vie agitée, jusqu'au jour où il rencontra Mme Clémentine de Corancez, cela pour bien faire comprendre quel homme était vraiment celui qui fut l'amant, en tout bien tout honneur, d'une des plus élégantes femmes de la période révolutionnaire!

(1) Frédéric Dubois (d'Amiens). *Éloge de A. Dubois.* Paris, J.-B. Baillière, 1849, in-4°, 28 p. — *Gazette médicale de Paris*, 1849, 3 s., IV, 957-976. — *Mém. de l'Acad. de Méd. de Paris*, 1850, XV, pp. I-XXVIII. — In: *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie de Médecine* (1845-1863). Paris, Baillière, 1864, 2 vol. [Voir p. 111-164]. — Jules Guérin [interprétation personnelle] a apprécié avec une grande finesse ce panégyrique de A. Dubois par Fr. Dubois, dans les comptes rendus des séances de l'Académie de Médecine publiés par la *Gazette Médicale de Paris* (1849, n° 50, 15 déc., p. 957).

(2) A. C. [Chéreau (A.)]. Art. Dubois (Antoine). — *Dict. encycl. des Sc. méd.*, Paris, 1884, t. XXX, 2e part., p. 605.

(3) [Orfila]. [Article nécrologique] : Antoine Dubois. — *Presse médicale*, Paris, 1837, I, 209-211.

(4) Il existe à l'Académie de Médecine de Paris un *portrait à l'huile* d'Antoine Dubois, du temps de Frédéric Dubois. C'est une très bonne copie, dont l'original doit se trouver dans la famille de Paul Dubois. — Il a été fidèlement reproduit par la gravure et la lithographie.

Le portrait de ce chirurgien fait partie de la *Collection Van Kaathoven* et des *Portraits of celebrated French surg. et phys.* (n° 20), qui se trouvent, en particulier, à la Bibliothèque des chirurgiens militaires américains, à Washington.

*
* *

Antoine Dubois est né, le 19 juin 1756, à Gramat, petite ville du Quercy, actuellement dans le département du Lot, « sur les bords d'un mince cours d'eau, qui se jette dans la Dordogne ». Son père était receveur de l'enregistrement et des domaines; mais il mourut de bonne heure et laissa sa veuve, à peu près sans fortune, avec trois enfants: Antoine et deux filles (1).

Le jeune homme obtint une bourse au collège de Cahors. A 20 ans, il quitta sa province, et se mit en route, à pied, pour conquérir Paris. Arrivé à la barrière de Fontainebleau, ses ressources étaient presque épuisées; mais, à son compagnon de route, un brave roulier, il offrit un repas d'adieu! Dubois trouva à Paris une sœur de son père, mariée, sans enfants, qui l'accueillit. L'oncle voulut faire de son neveu un curé, mais Antoine, qui avait encore sa philosophie à faire, entra au collège Mazarin.

Le médecin de cet oncle prit Dubois en affection et l'engagea à se livrer à la chirurgie. Pour vivre, ce faisant, Antoine dut donner des leçons et copier des pièces de procédure! C'est à Desault que s'attacha tout d'abord Dubois; il avait alors 23 ans. Il n'en avait pas 25, qu'il était le *prévôt* de ce chirurgien, et faisait déjà des cours d'anatomie, de médecine opératoire et d'accouchements. En 1786, à 30 ans, il était prévôt de Baudelocque. En homme pratique, Dubois se faisait déjà bien payer ses leçons: il avait remarqué — combien il avait raison! — qu'on n'apprécie que ce qu'on paie! « Il était, dit Frédéric Dubois, d'humeur libre, franche, indépendante, et d'un caractère très original. »

En 1790, il entra à l'Académie: il n'avait que 34 ans! En 1791, Louis XVI le nomma professeur d'Anatomie à l'Ecole de Chirurgie.

On était en pleine Révolution. Dubois, essentiellement plébéien, l'accueillit avec enthousiasme. En 1792, il fut chirurgien major à l'hôpital militaire de Melun, puis membre du Conseil de Santé des Armées et Inspecteur des hôpitaux militaires pour l'armée des Pyrénées-Orientales. En 1794, la Convention le nomma à nouveau professeur d'Anatomie à la nouvelle Ecole de Santé de Paris. Mais Bonaparte l'emmena avec lui en Egypte, comme savant: ce qui fut une faute de ce meneur d'hommes.

Dubois fut de suite nommé membre de l'Institut du Caire; mais, son tempérament, essentiellement pratique, ne comprenant pas très bien les beautés de la vieille Egypte et beaucoup trop les intentions de Bonaparte, il demanda à revenir, *ainsi que son jeune fils*, Isidore, dit Fr. Dubois (2). Ce ne fut pas sans peine qu'il put rentrer en France avec Louis Napoléon; Bonaparte craignait qu'il ne parlât. Il se borna, toujours en homme pratique, à reprendre sa clientèle.

C'est à ce moment (1795) que naquit son *autre fils*, Paul, qui devait plus tard devenir presque aussi célèbre que son père; il est probable que Paul eut pour mère sa *seconde*

(1) Ses deux sœurs habitaient encore avec lui à Paris en 1802.

(2) Dubois était donc, à cette époque, *marié depuis d'assez longues années;* mais nous ne savons pas *quel âge* avait alors ce jeune Isidore, fils probablement de la *première femme* de Dubois. C'est tout ce que nous avons pu découvrir relativement à ce premier mariage.

femme, puisque son *troisième mariage* eut lieu quelques années plus tard (1).

Depuis son retour d'Egypte, dit Frédéric Dubois, A. Dubois « suffisait à tout par une activité de chaque instant et qui ne s'est jamais ralentie. Dès le matin, il était dans son cabinet, habillé et botté, comme un soldat sous les armes, et pour toute la journée ! A des hommes de sa trempe et de son mérite, *on offrait alors des places ; on sollicitait leur coopération !* »

*
* *

On le voit, Dubois était un homme d'action, un véritable tempérament de praticien plutôt qu'un savant. En réalité, c'était un homme d'argent, mais peut-être exclusivement parce qu'il en avait besoin à cette époque. Toutefois, ce fut bien un bourgeois, qui voulait s'enrichir par la chirurgie, dont les progrès ne l'intéressaient guère que par ce qu'ils lui rapportaient ! Plus tard, en effet, devenu riche, il ne changea pas... Il n'avait rien du professeur et du chercheur, de l'intellectuel proprement dit.

Or, c'est précisément à cette époque qu'il entre en scène dans les *Mémoires* de Mme Cavaignac (2) ! Il ne faut donc pas s'étonner du jugement que cette femme de haute intelligence et de grande culture porta sur lui de suite (3).

« Ma fille étant prise de convulsions (4), mon mari, qui courait après M. Hallé, mon médecin, qu'il ne pouvait trouver, rencontra le docteur D... (5) qu'il amena avec lui. Ce fut lui qui soigna l'enfant. *Ma sœur* (6) lui faisant un jour je ne sais quelle observation, il se fâcha assez mal à propos et se retira brusquement. C'était un homme habile et en réputation ; mais ce n'était assurément pas un homme bien élevé. Mon mari, qui était son *compatriote* (1), s'étant montré contrarié de ce qui s'était passé, ma sœur se crut obligée de faire des grâces au docteur ; car, comme tous ceux qui ont tort, c'est lui qu'il fallait apaiser (2). Il s'apaisa donc et si bien que le voilà *amoureux* (3), comme à quinze ans (4), disait-il. Ayant quitté la maison de mon père après la mort de ma fille, et ma sœur y étant restée avec une de ses amies pour faire *inoculer* leurs enfants (5), je ne vis rien de cette belle passion et ne l'aurais jamais devinée (6).

Qu'on se figure le docteur D....., excellent dans son état, homme de mérite, je le veux bien, mais n'ayant ni le ton, ni les habitudes, rien enfin des gens bien élevés ; rustre encore plus que rude ; visant à la singularité, affectant la brusquerie pour faire croire à sa franchise comme à une supériorité qui le dispensait des formes reçues (7) ; *âgé de quarante-quatre ans* (8), *veuf de deux femmes* de basse classe (9), et *père de quatre enfants !* (10) »

*
* *

Tel était l'amoureux ! Qu'était l'amoureuse ? Mme Clémentine de Corancez (11).

---

(1) Ce fils d'Antoine Dubois, Paul Dubois, qui fut professeur d'Accouchements à la Faculté et doyen, après Bérard, et qui mit au monde le Prince impérial, était très probablement, en effet, le fils de la seconde femme du célèbre chirurgien. Nous disons *seconde femme*, parce que cette naissance est de 1795 et qu'Antoine Dubois a épousé sa *troisième* femme, Mme Clémentine de Corancez, en 1799, au dire de Mme Juliette Cavaignac. — Docteur de 1818, agrégé de 1823, Paul était déjà professeur en 1834, c'est-à-dire trois ans avant la mort de son père (1837).

(2) *Les Mémoires d'une Inconnue*, p. 119.

(3) Mme Juliette Cavaignac est née à Paris le 22 mai 1770. Elle se maria à la fin de décembre 1797 avec Jean-Baptiste Cavaignac, député du Lot, conventionnel (1762-1829), au moment où sa sœur Clémentine était en grand deuil de son premier mari, M. de F.... — Elle a eu une fille qui mourut, peu de temps après sa naissance, et deux fils : Cavaignac, Louis-Godefroi, homme politique (1801-1845), et Cavaignac, Louis-Eugène, général et homme d'Etat (1802-1857), dont le fils, Jacques-Marie-Eugène-Godefroi (né en 1853), est, aujourd'hui (août 1898), Ministre de la Guerre.

(4) On devait être alors dans l'été de 1799 et il y avait à peine un an et demi que Mme Cavaignac était mariée (décembre 1797). Cette fille avait donc à peine six à huit mois. — Elle mourut de suite, probablement d'accidents cérébraux (méningite). On sait que les méningites infantiles sont surtout fréquentes *l'été*, comme d'ailleurs les divers accidents cérébraux.

(5) C'est la première fois que, dans les *Mémoires*, Mme Cavaignac parle du Docteur D....

(6) La future Mme Antoine Dubois.

(1) C'est cette phrase qui nous a permis de connaître le pays natal du Dr D..., le Lot.

(2) Mme Cavaignac est ici un peu dure pour les médecins, car Dubois était dans l'exercice de sa profession.

(3) Les amours commencent souvent ainsi, par une altercation ou même une dispute. Et souvent ce début est un *coup de foudre*. On le note surtout chez les gens à tempérament, comme Dubois.

(4) Il aurait été intéressant de savoir comment Antoine Dubois devint amoureux à *quinze ans*. — Mais, sur ce point, nos recherches sont demeurées vaines.

(5) Indication à noter, au point de vue de l'*Histoire de la Vaccine*.

(6) Cet aveu, dépourvu d'artifice, est extrêmement précieux. — Il montre bien que A. Dubois fut vraiment un *amoureux*, à cette époque de sa vie. On sait que tous les vrais amoureux aiment le mystère et le silence. Evidemment, Mme Clémentine fut *très éprise* aussi, puisqu'elle n'en dit rien à sa sœur, sa confidente d'ordinaire.

(7) Cette réflexion mérite d'être soulignée, car la phrase dénote un trait de mœurs intéressant. — Elle indique que, dès cette époque, le chirurgien arrivé *posait pour l'homme bourru et le mauvais caractère !* Cette tradition s'est conservée, en particulier dans le milieu parisien, jusqu'en ces temps derniers : tels les Dupuytren, les Trélat, et *tutti quanti*. Elle a disparu depuis le triomphe des doctrines antiseptiques et surtout aseptiques. — Actuellement la nouvelle école est *silencieuse* et *propre ;* et elle a raison.

(8) A. Dubois étant né le 19 juin 1756 ; il était donc bien dans sa quarante-quatrième année dans l'été de 1799.

(9) C'est Mme Cavaignac qui nous a appris, par ces mots, que A. Dubois s'était marié trois fois. — Nous n'avons pas encore pu faire les recherches nécessaires pour trouver le nom de ses deux premières femmes.

(10) Nous en connaissons au moins deux du sexe masculin : Isidore et Paul. — Nous n'avons pu découvrir, jusqu'à présent du moins, faute de temps et de recherches spéciales, ce que sont devenus les autres enfants d'Antoine Dubois, et en particulier la fille qu'il a eue plus tard de Mme Clémentine de Corancez.

(11) Olivier de Corancez, son *père*, était un avocat, qui s'est rendu célèbre, comme publiciste. Simple commis aux fermes, il avait

Née en 1776 (quatre ans avant Mme Juliette Cavaignac, sa sœur), « enfant gâté de la nature, jeune fille des mieux douées, extrêmement belle, d'une taille au-dessus de la moyenne, elle était remarquable par son esprit, sa grâce, son originalité, sa gaîté et son imprévu. Elle était douée d'un talent remarquable sur le piano, en peinture et en dessin ». Douée d'une vive sensibilité, pleine de tact et de finesse, adorée de ses domestiques (ce qui est un criterium), elle manifestait une surabondance de vie étonnante et « éprouvait le besoin de la jeter constamment au dehors ». Elle était toujours en verve, et, d'ailleurs, possédait une étrange faculté de contrefaire les personnes de sa connaissance.

A quinze ans, elle quitta sa famille pour une année et se rendit chez une tante à Genève (1). Elle en revint à seize ans, très changée, car, en Suisse, elle avait été très remarquée : ce qui l'avait éblouie. Aussi, à son retour, Clémentine n'était plus une petite fille, mais une demoiselle bonne à marier.

Son père recevait beaucoup les savants de l'époque. Aussi fut-elle courtisée de suite par toute une théorie d'hommes célèbres du moment. M. de Lagrange, le mathématicien, se mit le premier sur les rangs ; mais il était déjà vieux (ce qui ne l'a pas empêché plus tard d'épouser Mlle Portal) et fut éconduit. La Harpe, le littérateur, devint aussi éperdument amoureux ; il fut repoussé également avec fracas ; et, à la rigueur, s'il avait fallu choisir à tout prix, Mlle Clémentine se serait encore mieux trouvée des mathématiques que de la critique ! Chasles, le physicien, vint ensuite, mais beaucoup plus tard, quand elle fut veuve de son premier mari, et avant qu'elle n'eût rencontré Antoine Dubois. Il alla jusqu'à faire un cours d'électricité pour elle et ses amies ; mais il ne fut pas plus heureux que Thomas Diafoirus avec sa thèse !

En 1794, à 18 ans, elle trouva son homme, un brillant cavalier de 23 ans, M. de F....., officier dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, aimable, très distingué, charmant, et avec cela très riche (2). Elle en fut très éprise et l'épousa. Ce fut un mariage d'inclination. Mais, dès la fin de 1797, elle devint veuve, son mari étant mort d'une fièvre putride et maligne (sorte d'empoisonnement) ; elle resta avec un *fils*, âgé de 8 mois environ (3).

Veuve à 22 ans d'un mari de 27 ans, elle ne pouvait demeurer longtemps isolée. Comme nous l'avons dit, elle fut courtisée d'abord par Chasles, mais en vain ; puis par d'autres... Ce fut deux ans plus tard qu'elle fit la connaissance d'Antoine Dubois. Elle avait alors 24 ans ; et c'était pendant l'été de 1799. Elle devint, à la surprise générale, *follement amoureuse* de cet homme de 45 ans ; et

---

épousé la fille de Jean Romilly, horloger de Genève, ami de Jean-Jacques Rousseau, et collaborateur de l'*Encyclopédie*. Il avait fondé en 1777, avec Jean Romilly (de Genève), Sautreau de Marsy et Cadet de Vaux, le *Journal de Paris*, PREMIÈRE FEUILLE QUOTIDIENNE FRANÇAISE. Il le dirigea jusqu'en 1790. C'était lui-même un ami de Jean-Jacques Rousseau et il a publié sur ce philosophe une intéressante brochure intitulée *Rapports avec Jean-Jacques Rousseau* (Paris, in-8°, 1778), qui parut dans le *Journal de Paris*, et qui a été réimprimée de nos jours par M. de Lescure, dans un volume de la seconde série de la *Bibliothèque des Mémoires*, destinée à compléter celle de Fr. Barrière. On cite aussi de De Corancez un petit volume de *Poésies*, suivies de deux notices sur Glück et sur Rousseau (Paris, 1796, in-8°). Il est mort en 1810.

Mme de CORANCEZ, née Romilly, *mère* de Clémentine (1776) et de Juliette (1780), était *protestante* et une élève de Rousseau.

Cette famille était relativement riche et se composa de six enfants. L'un, l'aîné, mourut à quatre ans ; deux autres garçons (Godefroy et Adrien) ont disparu jeunes ; l'autre, Louis-Alexandre-Olivier, né en 1770 à Paris, mort à Asnières (Seine) en 1832, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1811), fut un savant, un mathématicien et un voyageur. C'est lui qu'on doit appeler l'*Orientaliste*, et non pas son père, comme le font à tort certaines biographies.

Ce *frère*, comme l'a raconté d'ailleurs Mme Juliette Cavaignac, fut un des élèves de De Lagrange, qui, on le verra tout à l'heure, tomba amoureux de Mlle Clémentine. Il s'occupa de botanique, de géologie, et fit partie en 1798 de la Commission des Sciences et Arts, attaché à l'Egypte. Il fut nommé en 1802 consul général à Alep, passa en 1810 à Badgad, puis en 1814 à Smyrne. Il rentra alors en France à cause de sa santé. On lui doit : *Précis d'une nouvelle méthode pour réduire à de simples procédés analytiques la démonstration des principaux théorèmes de la géométrie et la dégager des figures et constructions qu'on y a employées jusqu'ici* (Paris, an VI, 1798, in-4°). — *Histoire des Wahabis depuis leur origine jusqu'en 1809*. (Paris, Crapart, 1810, in-8°). — *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure*. (Paris, Renouard, 1816, in-8°). — *Mémoire sur les moyens de distinguer le nombre des racines réelles et des racines imaginaires dans les équations algébriques*. (*Moniteur*, juill. 1811). — *Recherches sur la nature et la distinction des idées*. (Paris, Ext. des *Ann. Encycl.*, Le Normand, 1818, in-8°, 50 exempl.). — *Mémoire sur la solution générale des équations*. (*Journal de l'Ecole Polytechnique*, t. X, 1815, 17 cahiers, 3 pl.). — *Sur un moyen de remédier, dans la conjonction du balancier dans les montres, aux effets de la dilatation des métaux*. — *Sur les conditions que donnent les maxima et minima des fonctions diplômées variables*. — *Sur la distinction des racines dans les équations algébriques*. — Des Mémoires restés *inédits*. — Quelques articles dans la *Revue Encyclopédique* (1820), etc. — Il avait commencé, avant sa mort, l'impression d'un livre qu'a terminé M. Navier (*Theorie du mouvement de l'eau dans les vases*, Paris, 1830, Bachelier, in-8°).

On voit que la famille de Corancez s'est à la fois distinguée dans les lettres et dans les sciences.

(1) Tante maternelle. — On a vu que Mme de Corancez était fille de Jean Romilly, horloger à Genève.

(2) Nous n'avons pas pu encore découvrir son nom.

(3) Pour les détails relatifs à ce premier mariage, voir les *Mémoires d'une Inconnue*.

le *mariage* eut lieu avant le 18 Brumaire, c'est-à-dire avant le 9 novembre 1799 !

Voici comment Mme Cavaignac raconte ces événements :

« Qu'on se représente ma sœur à *vingt-quatre ans* (1), belle comme un ange, avec les habitudes du monde élégant et fashionable, objet de tant d'hommages, désirée, recherchée partout; n'ayant, depuis son veuvage, ni maison à conduire, ni soins d'intérieur qui la détournassent de ses talents et du genre de vie qui lui plaisait, ayant refusé plusieurs fois de se *remarier* (2) d'une manière convenable pour rester dans cette position, et qu'on dise s'il peut se trouver d'incompatibilité plus patente, plus prononcée que celle qui existait entre eux (3). Ils s'entendirent cependant, ou plutôt *crurent s'entendre*.

..... Elle annonça un jour à maman et à moi qu'elle allait épouser D.....; nous nous regardâmes, ma mère et moi, avec autant d'étonnement que de chagrin..... Nous lui dîmes tout ce qui nous était évident; mais elle était décidée.

Le jour même (du mariage), ma mère remonte chez elle deux heures avant celle fixée pour le mariage et la presse de s'arrêter, de ne pas aller jusqu'au bout..... Mais le mariage se fit..... » *(A suivre.)*

(1) *Les Mémoires d'une Inconnue*, p. 119.
(2) En particulier avec Chasles.
(3) Elle et Antoine Dubois.

Revue des Sociétés savantes de la semaine

I. — MÉDECINE.

A l'*Académie de Médecine*, séance du 13 septembre, M. P. Mégnin fait une communication sur une épidémie de ténias chez les faisans et les perdrix. Depuis une quinzaine d'années, c'était un parasite nématoïde, connu vulgairement sous le nom de ver rouge (*Syngamus trachealis*) qui décimait les élevages de gibier et constituait un véritable fléau pour le chasseur. Aujourd'hui, on observe diverses espèces de ténias, qui se multiplient chez les faisans et les perdrix avec autant de rapidité que le syngame et en faisant parfois autant de victimes. L'auteur en a observé une épidémie dernièrement. L'autopsie de quelques sujets lui montra que les animaux succombaient à des obstructions intestinales causées par les ténias. L'auteur présente un tube contenant une douzaine de ces ténias avec un intestin ouvert montrant la situation du parasite dans cet organe. La cause étant connue, l'épidémie fut promptement arrêtée par l'addition, dans la pâtée destinée aux faisans, de poudre de noix d'arec dans la proportion de 1 gramme pour 6 oiseaux.

Le ténia du faisan est une espèce nouvelle dans notre pays, il appartient au genre Davainea; l'auteur propose de le nommer *Davainea guevillensis*, parce que c'est dans l'élevage de faisans de Gueville que l'auteur l'a découvert et a constaté ses méfaits. Long de 6 à 7 centimètres, l'extrémité antérieure effilée et aigue, la partie moyenne large de 3 millimètres, l'extrémité postérieure large de 2 millimètres, le parasite, dans ses trois quarts antérieurs, est constitué par des anneaux très étroits. Il y a des individus inermes, d'autres armés. La tête est piriforme et large d'un quart de millimètre.

M. Vallin lit son rapport sur une invention de M. le Comte Michel Karlisky, grand chambellan de l'Empereur de Russie, invention relative à un appareil destiné à éviter les inhumations précipitées. Cet appareil s'ajuste au niveau du cercueil, et, par un signal extérieur, avertit de l'état de vie de l'enterré. C'est un tube métallique de 3 mètres de long; ajustée à la partie supérieure de la bière, l'extrémité inférieure de ce tube se termine à 2 ou 3 centimètres de la poitrine; son extrémité supérieure se termine au-dessus du sol. Le moindre souffle du faux mort ouvre un couvercle munissant cette extrémité supérieure, met en jeu une sonnerie, et envoie ainsi dans le cercueil de la lumière et de l'air. Au bout de 15 jours, alors que la mort est certaine, l'appareil est enlevé par traction.

Le rapporteur craint que l'expansion des gaz putrides ne mette l'appareil en mouvement; d'autre part, les cas de léthargie signalés par l'inventeur sont infiniment moins nombreux qu'on ne le croit; aussi l'appareil, quoique très ingénieux, est inutile.

II. — CHIRURGIE.

M. Berger fait un rapport sur une communication de M. Ricard, intitulée : **Sur la greffe d'os vivant.** M. Ricard avait signalé deux observations de transplantation osseuse empruntée dans un cas, au malade lui-même, dans l'autre à l'animal. L'un de ces cas a trait à une femme d'une cinquantaine d'années, ayant eu un ostéo-sarcome du crâne; l'auteur obtura la perte de substance, due à l'extirpation de la tumeur aux dépens de l'os iliaque d'un chien. Le deuxième cas concerne une jeune femme d'une trentaine d'années, à laquelle l'auteur fit une reconstitution du nez déformé par suite de lésions syphilitiques; la transplantation fut pratiquée ici aux dépens d'une lame osseuse taillée dans le 4e métacarpien de la même femme, que M. Ricard avait extirpé.

Au sujet de la première observation, le rapporteur rappelle que, dans la majorité des cas, les transplantations osseuses d'un animal supérieur à un animal inférieur ont pour résultat une résorption plus ou moins grande du tissu osseux; mais le résultat opératoire est bon, l'os résorbé étant remplacé par du tissu fibreux. Dans la seconde observation, où avait été employé inutilement un appareil prothétique, sorte de support en métal de M. Cl. Martin, de Lyon, qui avait ulcéré les parties molles, la transplantation osseuse ne permit pas de restaurer complètement le nez et de remédier d'une façon absolument parfaite à l'ensellure qu'il présentait, mais elle le restaura en grande partie. Dans les cas d'Israël, dans un cas de Berger, où la transplantation a été faite aux dépens du tissu osseux emprunté au sujet même, le tissu osseux a été conservé,

néanmoins le cas de M. Berger ne date que de quelques mois; dans l'observation de M. Ricard, ce tissu transplanté a été résorbé. Mais, ici encore, la résorption a lieu sans que le but qu'on s'est proposé soit manqué ; il reste une cicatrice fibreuse qui conserve la forme qu'on avait donnée à l'organe reconstitué.

M. Poncet (de Lyon) fait ensuite une très intéressante communication sur l'Actinomycose ano-rectale dont aucun fait n'a encore été mentionné en France. Il cite une observation de ce genre concernant un malade de 58 ans, dont l'état général est assez satisfaisant. Voici la description de l'état local.

Au niveau de la région péri-anale, le malade est porteur de chaque côté, avec une prédominance notable du côté droit, de végétations volumineuses, cependant peu bourgeonnantes. A droite, ces tumeurs sont étendues en un bourrelet de 1 centim. 1/2 de largeur, le long de la rainure interfessière. A gauche, il existe à deux centimètres environ de cette rainure, une surface déprimée, d'aspect cicatriciel, avec un léger bourgeonnement. L'aspect de ces bourgeons est peu caractéristique. A un premier examen ils ne reproduisent ni le type de l'inflammation vraie, ni celui d'un néoplasme. Il n'y a pas de fluctuation sous-jacente. Il existe un léger écoulement, plutôt un suintement d'un liquide d'un jaune verdâtre assez accusé. Le sphincter anal est fortement contracturé, et on ne peut qu'à grand'peine introduire l'index explorateur: celui-ci est violemment serré par la coarctation de l'orifice. L'examen du conduit montre, cependant, que toute la fosse schio-rectale est indurée, depuis l'ischion droit jusqu'à celui du côté opposé. On ne note aucune ulcération de la muqueuse rectale. La vessie et la prostate sont indurées. Les ganglions inguinaux sont tuméfiés à gauche, au niveau de la partie interne de l'arcade crurale, sans hypertrophie très notable cependant. Le malade souffre de temps à autre en urinant. Rien d'anormal du côté des autres organes. Le toucher rectal montre un rétrécissement marqué de l'orifice anal et une induration de la gaîne péri-rectale. L'exploration de la vessie, faite avec le cathéter métallique de Thompson, ne dénote aucun calcul vésical. L'examen du pus démontre la présence de l'actinomyce avec son mycélium central et ses masses caractéristiques. Recherche négative du champignon dans l'urine retirée de la vessie.

On porte alors le diagnostic d'actinomycose ano-rectale avec localisation secondaire dans le tissu cellulaire périvésical, et on administre le traitement classique: 4 grammes d'iodure de potassium par jour.

La médication iodurée continuée pendant plus d'un mois ayant amené peu de résultats, M. le Professeur Poncet tente une intervention. Ablation au bistouri et au thermocautère de toutes les masses fongueuses péri-anales. Rectotomie linéaire. On fait encore le cathétérisme vésical, qui ne révèle la présence d'aucun calcul.

Le malade a été amélioré par l'intervention chirurgicale: les défécations sont plus faciles. Cependant les lésions se réparent avec lenteur, et le bourgeonnement est peu actif au niveau de la plaie. Actuellement, 13 septembre, les plaies de la région anale sont en bonne voie de cicatrisation ; toute la surface est bourgeonnante, sans décollement, ni fistules. Il y a incontinence absolue des matières fécales; et cette infirmité est d'autant plus sensible au malade que depuis son entrée à l'hôpital, et quoi qu'on ait pu faire, il a une diarrhée assez prononcée, qui ne s'accompagne toutefois ni d'épreintes, ni d'émission de sang, de glaires ou de fausses membranes. Pas d'actynomices perceptibles actuellement dans les selles.

Du côté de la vessie, les phénomènes ne se sont pas amendés; les urines sont troubles, avec un dépôt abondant muco-purulent. Pas de calcul vésical à l'exploration ; mais tout le long de l'urèthre prostatique, l'explorateur rencontre des concrétions phosphatiques et chemine péniblement. En somme, il semble que l'infiltration des tissus profonds du petit bassin et de l'étage périnéal supérieur n'ait pas rétrocédé. Peut-être s'agit-il d'infection secondaire, car, dans les urines comme dans les selles, on n'a pas retrouvé de grain actinomycosique.

L'orateur se livre ensuite à des considérations sur l'actinomycose ano-rectale en général, dont il avait déjà fait antérieurement l'étude dans son *Traité sur l'actinomycose*, et dont le pronostic, on le voit, doit être réservé par suite des récidives, des métastases et des lésions étendues qu'elle occasionne.

L'auteur présente en même temps de très belles photographies en couleurs de cette variété de manifestations actinomycosiques, photographies qui sont dues à MM. Lumière (de Lyon). Ces photographies stéréoscopiques sont d'une réalité saisissante; elles sont, avec celle d'un énorme nœvus angiomateux de la face, la première application de la photographie des couleurs à la pathologie, et, comme elles peuvent être reproduites facilement, elles ouvrent une voie nouvelle à l'iconographie médicale.

[A. P. S.]

LES LIVRES NOUVEAUX

Le Pain de froment ; par M. le Dr Tison. — A. Maloine, Paris, 1898; in-8°.

Dans ce petit opuscule de 26 pages in-8°, l'auteur a résolu cette question : le pain, ce qu'il est, ce qu'il doit être. Après avoir fait l'étude organogénique du grain de blé et étudié sa composition chimique, il en conclut que l'amande de ce fruit constitue un aliment à peu près complet avec ses matières azotées (gluten en ferments divers), ses substances hydrocarbonées (amidon, etc.), ses matières grasses (huiles fines et essentielles) et ses principes minéraux (phosphates organiques, etc.), matières qui, réunies, forment au moins 85 o/o du grain de blé ; le péricarpe et les téguments séminaux qui devraient constituer uniquement le son, forment à peine 15 o/o. Or, avec le système actuel des meules et surtout celui des cylindres, on retire à peine 55 à 60 o/o de farine très riche en amidon et on rejette dans le son et les issues le tiers ou le quart des éléments nutritifs les plus riches en matières azotées, grasses et minérales. Après avoir fait le procès des meules en silex caverneux (pierre meulière) et surtout celui des

cylindres hongrois, l'auteur expose les bons résultats obtenus avec les meules en acier de M. Schweitzer. Celles-ci granulent l'amande du blé et en extraient au moins 75 o/o d'une farine nutritive. Il fait alors ressortir toutes les conséquences de ce système de mouture qui nécessite la fabrication immédiate du pain, et il montre tous les avantages de la *meunerie-boulangerie* qui nous affranchit du tribut payé à l'étranger pour l'achat du blé, ce qui empêche l'accaparement de cette marchandise et nous fournit un aliment vraiment réparateur qui est l'un des meilleurs obstacles à l'envahissement de l'organisme par le bacille de la tuberculose.

Nos Ancêtres; par MILLOT-CARPENTIER. — Paris, 1898, Maloine, in-12, 80 p., 23 portraits.

Ce joli petit volume, qui est une étude abrégée de la Médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement de ce siècle, a fait le sujet de conférences de l'auteur à la Société de Médecine de l'Aisne en 1893.

C'est dire la façon toute personnelle et claire avec laquelle il a été élaboré. Le style en est parfait, et les différentes étapes de l'histoire si intéressante de la médecine sont décrites avec un soin et avec une compétence incontestables. C'est là le mérite de l'expérimenté portraitiste de *Nos Ancêtres*, « qu'il évoque et fait revivre dans des esquisses rapides et saisissantes, comme dans un miroitant kaléidoscope, où l'on se plaît d'autant plus à retrouver les belles et nobles figures des temps historiques de la profession que ce spectacle rétrospectif nous repose et nous console des temps critiques et troublés, des heures angoissantes du présent. » Un bel album des portraits des médecins, cités dans cet ouvrage, lui donne en outre une véritable valeur artistique. [I.B.S.]

VARIÉTÉS

L'Unification des Méthodes de Physiologie.

Au quatrième Congrès international de Physiologie, qui vient de se tenir à Cambridge, notre cher maître, M. Marey, a appelé l'attention de ses collègues sur les mesures à prendre pour l'unification des méthodes et le contrôle des instruments employés en physiologie. A la suite du rapport de la commission nommée pour étudier la proposition de M. Marey, le Congrès a décidé qu'il serait créé une *Commission internationale* pour l'étude des moyens de rendre comparables entre eux les divers inscripteurs physiologiques, et, d'une façon générale, d'uniformiser les méthodes employées en physiologie.

Font partie de cette Commission : MM. Bowditch (de Boston), Foster (de Cambridge), von Frey (de Leipzig), Hurthle (de Breslau), Kronecker (de Berne), Marey et Weiss (de Paris), Mislavsky (de Kazan), Mosso (de Turin).

Chacun de ces commissaires, dans le pays qu'il représente, recueillera les avis de ses collègues et ceux des physiciens les plus compétents. Il se tiendra en relation avec M. Marey. Enfin, tous les commissaires se réuniront en septembre 1900, à la Station physiologique de Paris, où seront centralisés et discutés les résultats déjà obtenus.

Un cas ancien (1678) d'Émasculation totale traumatique suivie de guérison.

On sait que Nicolas de Blégny fut un de ceux qui comprirent les premiers l'avenir de l'invention de Renaudot, le journalisme périodique, et que c'est lui qui fonda le premier journal de médecine, sous le titre : *Les Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine*. Dans le volume de 1679 (Paris, p. 53), nous avons découvert un cas curieux d'*Émasculation totale traumatique*, que nous croyons intéressant de résumer.

Cet étrange "accident" arriva en septembre dernier (probablement 1678) à Antoine Changenay, compagnon chirurgien. Il partit *D'icy* (de Paris) dans le dessein d'aller en Angleterre et, s'étant trouvé le vingt de ce même mois entre les villages de Bougevilay et Talmoutier, près Gisors, il se coucha sous un arbre pour se reposer. Sur les six heures du soir, le sommeil le surprit et il ne s'éveilla qu'à l'approche de quatre voleurs, qui lui demandèrent la bourse; elle contenait à peine quelques pistoles. Cette somme ne les contenta pas....., et ils s'avisèrent par dépit de lui *couper la verge, le scrotum et les vaisseaux qui suspendent les testicules*, avec un *rasoir* qu'ils avaient trouvé dans son étui, en sorte qu'il ne lui resta aucune portion des parties génitales qui paraissent au dehors.

Ce malheureux perdit une grande quantité de sang; cependant, étant un peu revenu à lui, il fut assez vigoureux pour détacher avec les doigts quelques poignées de *mousse* qui tenait au tronc de l'arbre sous lequel il était, et pour l'appliquer ensuite sur la plaie. L'application de cette mousse fit cesser l'hémorragie et le blessé reprit assez de force pour se traîner jusqu'au village voisin, à un quart de lieue et se faire panser par un chirurgien. La plaie s'est parfaitement cicatrisée en trois mois, sans hémorragie par "le seul usage des digestifs et des détersifs ". C'est le 1er chirurgien du Roy qui a adressé à l'auteur, M. de Blégny, cette observation. Il lui a assuré que depuis sa blessure le malade n'avait pas eu le moindre désir luxurieux (1).

On voit que, dès le XVIIe siècle, on a employé la *mousse* comme objet de pansement des plaies et comme substance hémostatique. Ce n'était pas encore le coton hydrophile, mais c'était près de l'amadou. M. B.

Un cheval alcoolique.

Les sapeurs-pompiers du poste voisin du boulevard de la Villette ont été requis un matin pour procéder au sauvetage d'un cheval, qu'il s'agissait de retirer de la cave d'un marchand de vin. Depuis quelque temps, le débitant de vin

(1) Dans le *Zodiacus medico Gallicus* [de de Blégny, Genève 1680, t. I, (Obs VI), Feb., p. 49], on trouvera la traduction latine de cette observation sous le titre : *Penis et testium amputatio non lethalis.* — *Musci terrestris efficacia in sistenda hæmorrhagia.*

s'apercevait de vols commis dans sa cave, sans pouvoir en découvrir les auteurs. Ce qui l'intriguait le plus, c'est que les voleurs n'emportaient rien, mais buvaient sur place. On retrouvait les bouteilles, le goulot cassé, couchées sur le flanc et complètement vides. En même temps, le cheval du marchand de vin, dont l'écurie était située au-dessus de la cave, donnait des signes de malaise. Il avait des vertiges, chancelait sur ses boulets, s'abattait à tout moment sans cause apparente.

Un matin, vers cinq heures, le marchand de vin, en descendant à l'écurie, ne fut pas peu surpris de la trouver vide. Il crut d'abord qu'on lui avait volé son cheval. Bientôt un bruit infernal venant de la cave attira son attention. Appelant ses garçons, il y descendit armé d'un revolver, pensant se trouver en face de malfaiteurs. A sa grande stupeur il n'y avait dans la cave que son cheval, couché au milieu d'un tas de bouteilles cassées et détachant des ruades sur les barriques à sa portée. Ce fut en vain qu'on essaya de remettre le quadrupède sur pied et de lui faire remonter l'escalier. Il fallut appeler les pompiers pour le hisser dans son écurie, où il retomba immédiatement sur le flanc, dans un état offrant tous les symptômes d'un violent mal de mer.

Le vétérinaire, appelé pour le soigner, déclara que le cheval était simplement *ivre-mort;* il ajouta que l'animal donnait tout les signes d'un *alcoolisme invétéré*. Ce fut la clef du mystère pour le marchand de vin. Ses voleurs et son cheval ne faisaient qu'un! Il se rappela qu'il y a quelques mois, Pompon (c'est le nom du cheval) ayant été un peu surmené, on lui avait, à plusieurs reprises, donné de l'avoine trempée de vin pour le réconforter; un garçon d'écurie paresseux avait trouvé plus simple de lui donner à boire au goulot de la bouteille, comme font les entraîneurs pour faire boire du champagne aux chevaux de courses. Cela avait été une révélation pour Pompon. Depuis, l'intelligent animal, détachant son licol la nuit quand tout le monde dormait, ouvrait le loquet de la cave avec ses dents, et descendait boire un coup clandestinement. Malheureusement pour lui, il avait cette nuit forcé la dose, ce qui l'a perdu.

NÉCROLOGIE

M. le Dr Morelle, médecin major de première classe en retraite, décédé à Lille. — M. le Dr Watremez, de La flotte (Charente-Inférieure). — On annonce du Hâvre la mort du Dr Frémont, médecin principal en retraite, chevalier de la Légion d'honneur. Né à Paris le 15 mai 1838, M. Frémont fit ses études à l'école du service de santé militaire de Strasbourg. Il serviten Algérie, d'abord, puis à Rouen, à Melun, et vint en 1875 au Hâvre où il fut tour à tour attaché au 119e et au 129e d'infanterie comme médecin major de première classe. Admis à la retraite en 1887, il fut nommé médecin principal de 2e classe dans l'armée territoriale. — M. le Dr Blumenthal, médecin, maire du 1er arrondissement à Paris, qui souffrait d'une maladie incurable, *s'est* en réalité *suicidé* dans son appartement de la rue des Bourdonnais, en se tirant une balle de revolver dans la tête. Le projectile, après avoir fracturé l'os temporal, est sorti par le crâne, qu'il a transpercé, faisant jaillir par la plaie la cervelle du désespéré. La mort a été foudroyante. M. le Dr Blumenthal était âgé de 54 ans. — M. le Dr Mauzat (de la Bourboule), reçu en 1875. — M. le Dr Monnange (de St Maur-les-Fossés (Seine), reçu en 1889. — M. le Dr Edward Aveling (de Londres).

Nouvelles et Faits divers

Incendie de la Pharmacie Centrale à Paris. — Le feu a éclaté, cette semaine, dans la grande Pharmacie centrale de France. Cette pharmacie comprend un grand nombre d'ateliers, de laboratoires et de magasins; elle occupe un quadrilatère très vaste, entre les rues des Nonnains-d'Hyères, de Jouy, de l'Hôtel-de-Ville et de l'école Sophie-Germain. Du côté de la rue de Jouy se trouvent les laboratoires, la « réserve », et ce que les employés appellent « la chambre infernale », c'est-à-dire les bâtiments où sont emmagasinés les alcools et tous les produits éminemment dangereux. Du côté de la rue de l'Hôtel-de-Ville sont des magasins où l'on entasse les produits à expédier tout de suite; près de ces magasins est la salle des machines. C'est, par bonheur, dans cette partie de l'établissement que le feu a pris et l'on a pu préserver la « chambre infernale », la réserve et les laboratoires. Le personnel avait quitté le travail à huit heures du soir; le surveillant avait fait la ronde une heure après et n'avait rien constaté d'anormal. L'alarme fut donnée par un employé de la pharmacie, qui occupe un logement au n° 7 de la rue des Nonnains-d'Hyères et dont les fenêtres s'ouvrent sur les bâtiments de la Pharmacie centrale. Une douzaine d'autres employés domiciliés dans le voisinage aidèrent aux premiers secours et, par les avertisseurs d'incendie, on prévint les pompiers de la rue Sévigné et de l'État-major. Les pompiers de la rue Jean-Jacques-Rousseau et de l'avenue Parmentier arrivèrent également presque aussitôt. Les pompes attaquèrent de tous côtés le sinistre, qui avait éclaté, croit-on, dans la salle des machines et s'était propagé dans l'atelier voisin, où l'on fabrique les pastilles. Les flammes s'élevaient au-dessus des toits du quartier, hauts de cinq et six étages. Pendant plus d'une demi-heure, ce fut une énorme flambée. Les locataires des immeubles qui portent les nos 18 et 20 de la rue de l'Hôtel-de-Ville déménagèrent promptement leurs meubles par la fenêtre. Rue des Nonnains-d'Hyères et rue de Jouy, la panique fut la même. Dans ce quartier, dont les rues sont très étroites, on pouvait tout craindre d'un pareil foyer d'incendie. Les dispositions furent heureusement prises pour combattre le fléau, et, à dix heures un quart, tout danger était conjuré.

Avec une belle intrépidité, les pompiers grimpaient sur les toits, s'élançaient dans les flammes. Il n'y eut pourtant aucun accident de personne à déplorer. La salle des machines a été entièrement détruite. D'après l'enquête sur les causes de cet incendie, il résulte que c'est vraisemblablement une étincelle d'une machine électrique qui a mis le feu à un tas de copeaux.

Récompenses. — M. Henri Brisson, président du Conseil, ministre de l'Intérieur, vient de décerner la médaille d'honneur des épidémies, en récompense du dévouement dont elle a fait preuve à l'occasion des cas de typhus qui se sont produits en Algérie en 1897-1898, à Mlle Marie James, en religion sœur Marguerite, hospitalière à l'hôpital de Mustapha (Alger).

Distinctions honorifiques. — La rosette d'Officier du Mérite agricole vient d'être accordée au Dr Cazeneuve, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, Conseiller général.

Bataille de médecins. — Transformer l'impériale d'un pacifique omnibus en champ clos, le fait n'est point banal. Un jeune médecin haïtien, M. le docteur Léon S... était installé une après-midi sur l'impériale de l'omnibus Clichy-Odéon, quand un passant — un mulâtre — l'invectiva et le provoqua. Le docteur ne répondit mot à son insulteur, qui sauta sur l'omnibus, escalada l'escalier de l'impériale et menaça de la cravache qu'il tenait à la main le docteur S... Celui-ci se leva alors et, tirant d'une canne une dague effilée, se mit en garde.

M. Léon S... avait, paraît-il, été provoqué en duel, il y a quelque temps, par un ami de son agresseur, mais il avait ajourné sa réponse après ses derniers examens qui l'absorbaient entièrement. Les pourparlers repris ensuite n'aboutirent pas et l'un des témoins de l'adversaire du docteur S..., M. Charles D..., étudiant en droit, également originaire d'Haïti, se substitua à son client et envoya ses témoins à M. S..., qui refusa toute rencontre. M. D... rechercha chaque jour M. S... pour l'insulter et le frapper, mais le médecin ne sortait plus qu'armé de sa canne à épée. Cette canne a été saisie et le docteur S... s'est vu dresser procès-verbal pour port d'arme prohibée.

Empoisonnement par des crabes en Vendée. — Le jour de la foire de Chantonnay (Vendée), deux marchandes des Sables-d'Olonne vinrent mettre en vente une quantité considérable de crabes, vulgairement connus sous la dénomination de « chancres », dont les Vendéens sont assez friands. Ces chancres avaient été préalablement bouillis avant la mise en vente. La femme B..., revendeuse, leur fit l'achat de la marchandise invendue, qu'elle écoula le lendemain dans une localité voisine, la Jaudonnière. Toutes les personnes qui en mangèrent furent prises de douleurs atroces, qui nécessitèrent l'intervention des hommes de l'art.

M. l'abbé Baudry, curé de la paroisse, éprouvant de violentes coliques, eut aussitôt recours à un vomitif, mais les efforts qu'il fit en vomissant occasionnèrent la rupture d'un vaisseau et, par conséquent, la *mort*. Les autres personnes éprouvèrent des douleurs plus ou moins violentes, suivant la quantité de poison absorbée. Il ne s'est produit, jusqu'ici, aucun autre décès; mais toutes les personnes atteintes ne sont pas encore complètement hors de danger. A Chantonnay et à la Jaudonnière, cinquante personnes environ ont éprouvé les symptômes de l'empoisonnement.

Depuis longtemps, les consommateurs sont mis en garde contre les dangers résultant de l'absorption de chancres, mis en vente bouillis : ce qui enlève tout contrôle sur la qualité du comestible au moment de sa mise en ébullition. Malheureusement, le même cas peut être observé pour les crabes qui ne dégagent généralement aucune odeur suspecte au moment de l'absorption. Les ptomaïnes formées par la décomposition des chancres pendant les grandes chaleurs, et principalement pendant les jours d'orage, causent pour les consommateurs un effet presque aussi foudroyant que le microbe du choléra. Il se dégage de ces alcaloïdes un parfum auquel les gourmets se trompent; et, la preuve, c'est que l'abbé Baudry avait mangé un énorme chancre avant d'éprouver les symptômes de l'empoisonnement.

Nous espérons que ce décès sera le seul que nous ayons à déplorer et que la guérison des quelques personnes encore souffrantes ne sera qu'une affaire de quelques jours. A Chantonnay, tout danger a disparu; mais, à la Jaudonnière, les complications sont plus sérieuses pour diverses raisons. Les chancres n'ont été vendus que le lendemain, c'est-à-dire dans un état de décomposition plus avancé. D'autre part, il n'existe ni médecin ni pharmacien dans la localité pour donner les premiers soins.

Physiologie de la natation. — Le nageur Frank Holmes, qui avait quitté Douvres pour traverser le pas de Calais à la nage, n'a abandonné la traversée qu'à environ 6 milles au large du cap Gris-Nez, après avoir parcouru 24 milles, environ 38 kilomètres, en neuf heures.

Épidémie de fièvre typhoïde. — Une épidémie de fièvre typhoïde sévit, depuis une semaine, à Vinca, chef-lieu de canton de 2,000 habitants, de l'arrondissement de Prades. Il y a déjà une quarantaine de malades et de nouveaux cas se produisent journellement. Il y a eu déjà quelques décès et beaucoup de malades sont dans un état désespéré. M. Escanié, député, et M. Bazin, sous-préfet de Prades, se sont transportés à Vinca et, avec la municipalité et le corps médical, ont pris des mesures pour essayer d'enrayer l'épidémie. Les médecins de la localité étant surmenés, d'autres médecins ont été demandés à Perpignan. L'épidémie a gagné les localités environnantes où plusieurs cas graves se sont déclarés.

Dangers des fosses d'aisances. — Un dramatique accident, qui a coûté la vie à deux personnes, est survenu à Bourgoin. Deux jardiniers, les frères Henri et Alphonse Blanchet, âgés de 35 et 32 ans, venaient de vider une fosse d'aisances, rue Neuve. Henri, étant descendu dans la fosse pour déboucher un conduit, fut subitement asphyxié ; son frère Alphonse se précipita à son secours ; mais, au moment où il parvenait à sortir avec Henri dans ses bras, il retomba suffoqué. Les deux frères ont succombé avant qu'on ait pu venir à leur secours.

Congrès des médecins russes à Kiew.—Le Congrès des naturalistes et médecins russes, siégeant à Kiew, a

décidé de déposer aux pieds de l'empereur, auguste protecteur des sciences, champion souverain de la culture des peuples, l'expression des sentiments de la plus profonde admiration en présence de l'appel magnanime adressé par lui à toutes les nations civilisées, en vue de rivaliser d'émulation pacifique pour le bien de l'humanité. Cette décision a été adoptée par acclamations enthousiastes.

La peste en Indo-Chine. — On lit dans l'*Avenir du Tonkin* qu'une grave nouvelle circule à Hanoï. La peste aurait éclaté à Nha-Trang, justement là où se trouve le laboratoire du docteur Yersin. La terrible maladie semble s'étendre dans le pays. Chaque jour on constate la mort de quelque indigène. La conséquence de cette épidémie a été presque la famine pour nos compatriotes établis à Nha-Trang. M. Boulloche, résident supérieur en Annam, a été appelé à Saïgon par le gouverneur général pour prendre des mesures contre la *peste* dont certains cas ont été signalés à Nha-Trang. La *peste bovine* est en décroissance à Bac-Giang.

La peste aux Indes. — La peste a été stationnaire la semaine passée. On signale 167 décès dans la ville de Bombay et plus de 2,000 dans les districts. Il y a eu 200 décès à Kolapour et 5 à Kurrachee. Il n'y a eu que 2 décès à Calcutta et 3 dans la présidence de Madras.

PETITE CORRESPONDANCE

Dr T. R., Bordeaux. — Oui, notre service de Bibliothèque circulante peut vous procurer les volumes que vous demandez.

M. R. N., Paris. — Nous nous chargerons avec plaisir de l'impression de votre thèse, et nous vous procurerons pour ce travail tous les clichés dont vous aurez besoin à titre de prêt, aux conditions ordinaires de notre service *ad hoc*.

Dr F., Paris. — A regret, nous ne pouvons acquiescer à ce désir ; nos statuts s'y opposent formellement.

AGENCE CENTRALE DE LA PRESSE SCIENTIFIQUE

PARIS. — 93, Boulevard Saint-Germain, 93. — PARIS.

CONGRÈS NATIONAUX ET INTERNATIONAUX

L'*Agence de la Presse Scientifique Internationale*, 93, boulevard Saint-Germain, centralise le résumé de toutes les communications faites aux divers *Congrès nationaux et internationaux*, qui ont lieu en France et à l'étranger. Cela dans le but de pouvoir les distribuer ultérieurement, EN TOUTES LANGUES, à *tous les Journaux* du monde entier.

Il suffit d'adresser à l'Agence, en temps voulu, un exemplaire de la communication ou au moins une copie du résumé.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

AVIS AUX AUTEURS ET AUX ÉDITEURS

Tout ouvrage ayant trait à la Médecine et aux Sciences biologiques, qui sera envoyé, 93, boulevard Saint-Germain, Paris, sera analysé dans la *Gazette Médicale de Paris*, dans le plus bref délai possible, avec tous les détails nécessaires.

L. MARETHEUX. — 1, rue Cassette, Paris.

DUHOURCAU (E.). — **Du rôle actif de l'azote gazeux dissous dans les eaux minérales.** — Broch. in-8° de 14 pages. — Paris, 1897.

CENTENARI. — 32, via degli Avignonesi, Roma.

CONCETTI (Luigi). — **L'organo-terapia nelle nefriti della infanzia.** — Broch. in-8° de 18 pages, avec 1 planche hors texte. — Roma, 1898.

SCHORS (J.), imprimeur. — Téplitz-Schœnau, Bohême.

LIEBREICH. — **Ville d'eaux Téplitz-Schœnau en Bohême.** — Broch. in-8° de 47 pages. — Berlin, 1898.

ISAAC MARCUS. — Boktr.-Aktiebolag, Stockholm.

WARFVINGE (F.-W.). — **Arsberattelse (den sjuttonde och adertonde) fran Sabbatsbergs sjuckhus. i Stockholm for 1895-96.** — Vol. in-8° de 296 pages avec 35 fig. — Stockholm.

SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE DE FRANCE. — 7, rue des Grands-Augustins, Paris.

JANET (Charles). — **Les Fourmis.** *Conférence faite le 28 fév. 1896.* — Broch. in-8° de 36 pages. — Paris, 1896.

SECRÉTARIAT AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE. Nantes.

MÉNIER (Ch.). — **Sur les Ophioglosses de la Flore de l'Ouest.** — Broch. in-8° de 9 pages avec 1 pl. hors texte. — Nantes, 1897.

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE. — Paris.

GAILLARD (F.). — **Le dolmen du Mané-Hui à Kerléarec en Carnac.** — Fasc. in-12 de 4 pages. — Paris, 1897.

BOSTON SOCIETY OF NATURAL HISTORY. — Boston.

SCUDDER (Samuel-H.). — **List of exotic orthoptera described by S.-H. Scudder, 1868-1879, with a revision of their nomenclature.** — Broch. in-8° de 18 pages. — Boston, 1896.

TRACY BOUVÉ (Thomas). — **Memorial meeting of the Boston Society of natural history.** — Broch. in-8° de 22 pages. — Boston, 1896.

Gazette Médicale de Paris
PARIS — 93, Boulevard Saint-Germain, 93 — PARIS

Avis à nos Lecteurs

Pour faciliter à nos lecteurs l'abonnement à la *Gazette Médicale de Paris* et, à titre d'essai, l'Administration du Journal a décidé d'accepter, pour le prix de **Cinq Francs**, des abonnements de Six mois partant du 1er Juillet 1898 et allant jusqu'au 1er Janvier 1899.

A tous nos nouveaux abonnés, pour ces six mois, nous remettrons de plus, *à titre de Prime d'Abonnement,* la collection complète des six premiers mois de l'année 1898 de la *Gazette Médicale.*

Pour bénéficier de cette Prime, il est nécessaire d'adresser avant le 1er Octobre 1898 la somme de *Cinq francs* à l'Administration du Journal, 93, Boulevard Saint-Germain, en **timbres-poste** ou en un mandat.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES (Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven) par la Gare St-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année. — Trajet de jour en 9 heures,* 1re et 2e cl. seulement.

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 43 fr. 25; 2e classe, 32 fr.; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mois: 1re classe, 72 fr. 75; 2e classe, 52 fr. 75; 3e classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (W.C. toilette, etc...) sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe. — Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits Guides-Indicateurs du service de Paris à Londres.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Tout étudiant en médecine, qui enverra à la *Gazette Médicale de Paris*, 93, boulevard Saint-Germain, Paris, deux exemplaires de sa thèse de doctorat, aura droit *gratis* à un abonnement d'un an, à la seule condition d'en adresser la demande écrite aux bureaux de l'*Institut de Bibliographie*, 63, boulevard Saint-Germain.

AVIS

On demande des étudiants en médecine traduisant l'Italien, l'Espagnol et le Roumain.

INSTITUT DE BIBLIOGRAPHIE
PARIS. — 93, boulevard Saint-Germain, 93. — PARIS

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LA SUTURE INTESTINALE

Histoire des différents Procédés d'Entérorraphie.

par M. le Professeur Félix TERRIER

PROFESSEUR DE MÉDECINE OPÉRATOIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
CHIRURGIEN DE L'HOPITAL BICHAT.

& M. le Docteur Marcel BAUDOUIN

CHEF DU LABORATOIRE D'OPÉRATIONS A LA FACULTÉ DE MEDECINE,
DIRECTEUR DE *l'Institut de Bibliographie Scientifique.*

Un beau volume in-8° de 300 pages environ,
AVEC PLUS DE 500 FIGURES DANS LE TEXTE.

PRIX : 15 Francs.

CHIRURGIE DE L'UTÉRUS

Par M. le **Dr H. DELAGÉNIÈRE** (Le Mans)
Ancien Interne en Chirurgie des Hôpitaux de Paris,
Membre correspondant de la Société de Chirurgie de Paris.

1 Beau volume in-8° de 400 pages environ, avec 350 figures dans le texte.

Prix : 10 Francs.

AVIS

Par suite d'une entente avec le bureau de la Société de Chirurgie de Lyon, tous les abonnés de la *Gazette Médicale de Paris* pourront désormais recevoir régulièrement les *Comptes rendus* in-extenso de cette importante Société.

Dès aujourd'hui, on peut souscrire à nos bureaux pour le premier volume des *Comptes rendus*, correspondant à 1897-1898, au prix de cinq francs.

Comme nous ne possédons qu'un nombre restreint d'exemplaires de ces *comptes rendus*, nous prions nos lecteurs de nous adresser leur demande le plus rapidement possible; sans cela, on courrait le risque de ne pouvoir se procurer une collection complète des Bulletins.

Le Rédacteur en chef-Gérant : Marcel BAUDOUIN.

Paris. — Imp. de l'A. B. C., 191, Fg Poissonnière.
J. TINTURIER, Directeur.